

vrir des cailloux couverts de mousses et des choses informes qui me faisaient rêver !

Ce qui se mêlait à tout cela, et rendait toutes mes sensations plus douces et plus pénétrantes, c'est l'idée que si j'étais là, au milieu de tous ces objets si pleins pour moi de vie et d'attrait, c'est que je l'avais mérité par mon travail et ma bonne conduite. Ce bonheur dont je jouissais si profondément, je l'avais bel et bien gagné. J'étais content de moi quand j'arrivais au coin de pré d'où l'on commence à découvrir le vieux moulin, et quelque chose de ce contentement enveloppait à mon insu le paysage, en doublait le charme, et le rendait pour jamais cher à mon cœur.

Je savais par mon père qu'à l'époque où le vieux moulin était neuf, son père à lui était encore un petit garçon. Il me fallait faire un grand effort d'esprit pour remonter si haut dans la nuit des temps. Je regardais alors le portrait de mon grand-père, avec ses ailes de pigeon, sa belle veste de satin à fleurs, et je me figurais ce que pouvait être le moulin habité par des meuniers à ailes de pigeon et à veste de satin. Je faisais ainsi du Florian sans le savoir. Le père Marteau, le meunier, avec son bonnet de coton, sa blouse blanche et ses favoris roux poudrés à frimas, me semblait un triste sire auprès de ce meunier de l'âge d'or ; mais je ne le lui disais pas, parce que je savais bien qu'il ne faut faire gratuitement de la peine à personne.

Dès que je sus lire, toutes les histoires que je lisais avaient invariablement pour théâtre le vieux moulin, que mon imagination complaisante transportait à travers les temps et à travers les pays. Il fut tour à tour chalet, donjon, prison, palais et même mosquée. Il abrita successivement tous les héros de la légende enfantine, les plus vertueux comme les plus scélérats. Les autres édifices que je pouvais voir autour de nous ne disaient absolument rien à mon imagination. Ils avaient une forme maussade, ou une blancheur crue qui me déplaçait sans qu'il me vint à l'idée de chercher pourquoi. Je m'en tenais donc à mon cher vieux moulin, dont les murs noircis et couverts de plaques de mousse et de lichen parlaient si vivement à mon imagination, et conduisaient mon esprit en dehors du temps présent. Toutes mes pensées d'enfant voltigeaient autour de son vieux toit et de sa vieille galerie de bois, comme des pigeons autour d'un colombier. Elles avaient beau s'écarter, elles y revenaient toujours.

Quand je fus en âge d'aller au collège, et qu'il me fallut partir, ce fut le vieux moulin (après mon père et ma mère, bien entendu) que je regrettai le plus. Dans mes lettres, je demandais de ses nouvelles. Quand nous étions l'hiver à l'étude du matin, la chaleur lourde du poêle nous assoupissait, nous marmottions nos leçons à demi-voix, les quinquets fumaient, le maître d'études dans sa chaire m'apparaissait maussade et endormi à la lumière crue de sa chandelle. J'éprouvais alors une sensation de malaise, puis de l'ennui, des regrets ; j'avais des visions du vieux moulin et de sa vaste campagne toute inondée d'une joyeuse lumière ; je voyais distinctement les herbages où les vaches se promenaient d'un pas lourd et indolent, et d'où s'élançaient les grands arbres, d'un jet si hardi et si gracieux. Je retrouvais sans effort d'imagination la petite rivière empourprée par le soleil couchant, le bruit de l'eau battue à coups réguliers par les palettes du moulin, la plainte monotone du déversoir, et cette sonnette mystérieuse qui d'elle-même, sans le secours d'aucune main, se faisait entendre tout à coup quand la meule avait fini de dévorer sa provision de blé, et qu'elle en demandait brusquement une autre, comme un convive impatient. Ces jours-là je ne savais pas mes leçons, et mon professeur me prédisait les plus sombres destinées.

Quand je revins aux vacances, je fus tout surpris et

désappointé de trouver le vieux moulin moins grand en réalité qu'il ne l'était dans mon imagination. Cela venait peut-être de ce qu'à la ville j'avais eu continuellement sous les yeux des maisons plus hautes et des monuments plus imposants. C'est la première fois, autant que je puis m'en souvenir, que je compris l'expression : « perdre une illusion. » Quant aux bois et aux prés, je les trouvais toujours aussi beaux, plus beaux peut-être ; car il faut avoir été enfermé entre quatre murs pour sentir plus vivement le charme et la poésie de la campagne.

Les années suivantes, mon père me fit un peu voyager. Je vis, comme Ulysse, « les villes et les mœurs de beaucoup d'hommes. » Je vis assez de monuments pour estimer à leur juste valeur ceux de la petite ville où j'avais été au collège. Ils subissaient, juste retour des choses d'ici-bas, l'amointrissement qu'ils avaient infligé au pauvre vieux moulin ; et voilà comment les voyages forment la jeunesse.

Mais à mesure que le vieux moulin perdait dans mon imagination, en tant qu'ouvrage d'architecture, je remarquai qu'il y gagnait en charme et en poésie. Comme j'ai assez vécu pour avoir derrière moi des souvenirs et des regrets, je découvre en remontant le cours de ma vie que le vieux moulin était associé par des liens mystérieux et indissolubles à toutes mes premières émotions ; j'y retrouve une partie de moi-même, la meilleure peut-être. Quand j'analyse mes souvenirs, je reconnais facilement que la vue de ce paysage, dont le vieux moulin était le centre et l'âme, a jeté en moi dès l'enfance les premiers germes de l'amour de la nature, et éveillé pour la première fois dans mon esprit l'idée du beau. Voilà pourquoi j'aime tant le vieux moulin.

## FIBULES SCANDINAVES

TROUVÉES EN NORMANDIE.

Tout le monde connaît le nombre et l'importance des invasions normandes du neuvième et du dixième siècle. Pendant cent ans les barques des hommes du Nord ont couvert nos mers et envahi nos fleuves. A diverses reprises des nuées de pirates se sont abattues sur nos rivages et ont pillé nos villes et rançonné nos abbayes. Un siècle entier ils ont fait trembler l'Europe et démoli l'œuvre de Charlemagne : c'est à tel point que cette période de l'histoire peut être appelée le *siècle des Normands*. Les peuples, abandonnés de leurs chefs et réduits au désespoir, se tournaient vers Dieu et les saints. Ils tiraient du fond des sanctuaires et du sein des tombeaux les châsses et les reliques des martyrs et des confesseurs, qu'ils portaient processionnellement à travers la contrée, demandant à grands cris d'être délivrés de la fureur des Normands. L'Église elle-même, dans les fêtes nouvelles qu'elle instituait pour consoler le monde, priait Dieu dans ses chants d'éloigner de la chrétienté une nation perfide et païenne. Plus que toutes les autres contrées de la France, notre Neustrie fut l'objet de la convoitise des hommes du Nord, le théâtre le plus constant de leurs excursions. La Seine les voyait périodiquement apparaître sur ses bords, et chaque printemps ramenait dans nos eaux les flottes barbares. Parfois même elles hivernaient dans nos îles et dans nos camps. L'histoire a enregistré les noms d'Ossel et de Feusosse comme ayant été pour les Normands des stations de prédilection. Nos havres et nos camps les reçurent dans leurs fosses et dans leurs tranchées, comme les abbayes de Fontenelle et de Jumièges les abritèrent sous leurs murs noircis et chançelants.

Cette préférence des pirates du Nord pour les rivages de la Neustrie s'explique parfaitement pour nous par la

fertilité de notre sol, la beauté de nos vallées, le nombre de nos rivières, la profondeur de nos fleuves, et l'absence presque totale de déserts et de marais. Le grand nombre des établissements déjà formés offrait à ces hommes pauvres et avides un attrait perpétuel. La Flandre, ainsi que l'Artois et la Picardie, ne présentaient que des dunes, des sables et des marais aussi stériles qu'inaccessibles. La Bretagne, avec ses roches, ses granits, son sol appauvri et ses landes stériles, ne présentait ni charmes ni ressources à des hommes entreprenants qui ne cherchaient qu'une terre meilleure pour y vivre et y dominer. C'est, à nos yeux, ce qui fixa les pirates en Neustrie. Ce fut la richesse même de cette province qui causa son malheur. Une fois installés chez elle, ils ne la quittèrent plus. Ils lui donnèrent même leur nom, et avec lui une gloire et une vie nouvelles.

Mais s'il nous reste beaucoup de monuments de la première phase de la nationalité normande dans la Neustrie, nous n'avions jusqu'ici aucune trace de la vie nomade et aventureuse de nos pères. Nous ne pouvions rien produire de leur passage maritime, ni de leur vie de conquérants. De cette grande époque piratique, qui avait agité le monde et fait trembler l'Europe, nous ne possédions que quelques petites pièces d'argent connues sous le nom de monnaies des Rois de la mer. En dehors de cela nous n'avions pas une arme, pas un vase, pas un ornement que nous pussions avec certitude reporter à nos origines normandes. Cette pauvreté nous désolait autant qu'elle avait lieu de nous surprendre, car enfin des flots de conquérants ne traversent pas un pays pendant un siècle entier sans y laisser trace de leur passage.

On citait bien, il est vrai, le casque d'Amfreville-sous-Monts, aujourd'hui déposé au Musée du Louvre; mais la preuve de sa nationalité n'a jamais été administrée. Dans ces derniers temps, M. de Linas a revendiqué pour les premiers Normands les casques de bronze trouvés dans une lande des environs de Falaise. Mais ce n'est encore là qu'une thèse scientifique essentiellement controversable, et sur laquelle le dernier mot n'a pas été dit. Et puis, quand même la thèse de M. de Linas, au développement de laquelle nous rendons un complet hommage, viendrait à prévaloir, rien ne dit que les casques, même reconnus normands, auraient servi à coiffer les pirates du neuvième siècle plutôt que les guerriers servant sous nos ducs du dixième et du onzième siècle. Le savant archéologue d'Arras, pour l'établissement de sa thèse, n'hésite pas à faire appel à la tapisserie de Bayeux ainsi qu'aux autres monuments normands du temps de Guillaume.

Aujourd'hui, grâce à la découverte dont nous venons de rendre compte, nous possédons sur l'époque normande des invasions un monument incontestable qui sera le point de départ de beaucoup d'autres découvertes.

Depuis trente-cinq ans que nous interrogeons le sol de la Normandie, nous avons remué plusieurs milliers de sépultures de toutes les époques, de toutes les civilisations (1). Cependant nous n'en avons jamais trouvé une seule que nous puissions avec quelque vraisemblance reporter à des Normands de l'époque piratique. Dans cette circonstance comme dans beaucoup d'autres, le hasard a été le plus grand maître, et c'est à lui que nous devons une découverte longtemps attendue et vainement cherchée.

En 1865, un ouvrier terrassier tirait du caillou pour les routes dans un champ de la commune de Pitres, canton du Pont-de-l'Arche (Eure), quand il rencontra une sépulture dont il ne tint pas compte. Il venait de passer au tamis des cailloux remués par sa bêche et déjà il les avait jetés sur des tas de pierres choisies, lorsqu'il aperçut deux

(1) Article communiqué par M. l'abbé Cochet, correspondant de l'Institut.

objets de métal fort différents du silex. Il recueillit ces deux pièces et les remit à son oncle, M. Delafosse, du Pont-de-l'Arche, qui les conserva jusqu'en 1870.

Je fus informé de la présence au Pont-de-l'Arche de ces deux pièces étranges par M. de la Poterie, propriétaire en cette ville. Je m'y rendis immédiatement, et je reconnus parfaitement ce que M. de la Poterie avait déjà fort bien pressenti par la seule comparaison des antiquités scandinaves exposées en 1867. Après avoir traité avec le sieur Delafosse, je rapportai à Rouen mes deux objets, qui n'étaient autres que deux belles fibules de bronze en forme de tortue, comme les appelle M. de Longpérier dans son *Catalogue de l'histoire du travail*, ou en forme de coquille, comme les nomme M. Worsaae dans son *Catalogue du Musée royal de Copenhague*.

Je ne pouvais avoir le plus petit doute sur l'origine scandinave de mes deux monuments. Dans les Mémoires de la Société pour la conservation des monuments historiques de Christiania, dans des albums représentant les églises norvégiennes, et surtout dans deux châssis de portes en bois sculpté, provenant d'églises norvégiennes du onzième siècle, j'avais remarqué la même ornementation que je voyais briller sur elles. J'y retrouvais les mêmes entrelacs, les mêmes animaux fantastiques, des décorations enfin dont le faire byzantin se retrouve dans nos églises romanes du onzième siècle, mais revêt dans le Nord une originalité et un caractère qui ne se trouvent que là.

Dans cette même exposition de 1867, où figuraient nos poutres norvégiennes sculptées, j'avais aussi remarqué, parmi les curiosités scandinaves, bon nombre de fibules semblables aux nôtres. Il y en avait surtout huit parmi celles que la Suède avait envoyées. Elles figuraient sous les numéros 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139 et 140. Elles sont désignées comme ayant forme de tortue, et elles étaient décorées comme les nôtres.

Mais il est surtout une publication qui nous a renseigné sur la nationalité de nos fibules, c'est le *Catalogue du Musée de Copenhague*, rédigé par M. Worsaae. Dans ce répertoire si riche et si bien illustré tout à la fois, nous avons reconnu l'analogue de nos fibules dans les numéros 417, 420, 421, 422 et 423 du recueil. C'est la même forme de coquille, comme la nomme l'auteur, c'est le même genre de décoration.

Le savant conservateur attribue ces fibules de Copenhague au second âge de fer du Danemark, ce qui répond à nos temps carlovingiens.

Le lieu d'où proviennent nos deux pièces est on ne peut plus intéressant pour l'époque qui nous occupe. Pitres, en effet, était un *palatium* mérovingien voisin des bords de la Seine, et peu éloigné de cette île d'Oissel où avaient probablement hiverné les pirates scandinaves.

C'était à Pitres qu'au plus fort des invasions Charles le Chauve avait réuni trois diètes ou conciles (de 861 à 869), afin de prendre des mesures contre ces mêmes Normands, la terreur de la France.

Pitres et son royal palais durent être l'objet de toutes les convoitises des corsaires du Nord. Un d'entre eux, sans doute, y aura trouvé son tombeau.

Nous ne voudrions pas trop presser les textes, dans la crainte d'en abuser; mais on conviendra que l'inhumation d'un guerrier scandinave au point où l'Andelle se jette dans la Seine n'a rien que de très-plausible, quand on saura surtout qu'à l'une de leurs dernières expéditions les Normands stationnèrent dans les eaux du Pont-de-l'Arche. En 876, l'année même de la prise de Rouen, Rollon, poursuivant le cours de ses succès, conçut le projet d'attaquer Paris avec sa flotte, et il navigua jusqu'à Hasdang et le Pont-de-l'Arche, où il fit échelle. C'est peut-être dans

cette expédition ou dans une pareille qu'un compagnon de Rollon ou de Hasting aura perdu la vie. Ce qui est sûr, c'est que le Norvégien fut inhumé armé de toutes pièces, suivant la coutume des races germaniques et scandinaves.

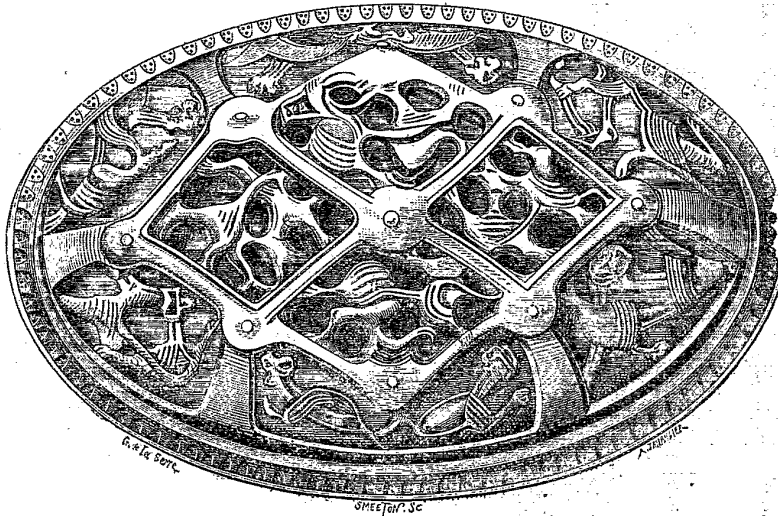
Aussi avons-nous été heureux d'acquérir ces épaves pour le Musée de Rouen. Il nous paraissait éminemment convenable que la métropole de la Normandie possédât le premier monument connu des anciens Normands. Cette vieille cité gallo-romaine fut longtemps le quartier général des Scandinaves. C'est à tel point que les historiens du neuvième siècle l'appellent la ville des Danois par excellence, *Rothum Danorum urbem*. Après avoir vu, pendant des siècles, passer et repasser dans son sein des légions d'hommes du Nord, elle retrouve aujourd'hui un de ces ornements qui abondèrent autrefois dans son sein. C'est à elle qu'il appartenait de recevoir la première cette rareté historique. Ces fibules commenceront ici une nouvelle série d'antiquités nationales qui manquait à nos richesses.

Le premier effet de cette précieuse découverte, une fois bien critiquée, a été d'éclairer d'un jour nouveau deux

autres fibules en forme de coquille ou de tortue, également tirées du sol de la Normandie. Ces deux pièces, encore couvertes de terre, étaient entrées, il y a quelques années, dans le Musée de Rouen, où l'on n'osa les exposer, ne sachant trop quelle attribution leur donner. Naturellement on les avait reléguées parmi les rebuts jusqu'à ce qu'on pût les classer avec sûreté. Aujourd'hui que l'attribution est possible, grâce à notre dernière découverte, elles vont accroître une série qui grandira dans l'avenir.

Chacune de ces deux fibules se compose de deux pièces dont la plus petite s'adapte au sommet de la plus grande. Elle y était fixée à l'aide de clous à large tête qui ont disparu. La portion qui est mobile est découpée à jour. Il paraît évident qu'une étoffe ou un cuir fortement colorié était placé entre la coquille et cette cloison. Les bords de la fibule sont décorés d'animaux fantastiques semblables à ceux que l'on voit dans l'architecture romane ou byzantine.

Ces pièces paraissent avoir été fondues dans un moule. On dirait que ce moule a été garni d'une natte ou d'une



Musée de Rouen. — Fibule scandinave trouvée en Normandie. — Dessin de Jahandier, d'après G. de la Serre.

étoffe, car le côté intérieur a gardé trace de tissu. Le métal, de couleur jaune, doit être un alliage dont il serait intéressant de faire étudier la composition par la chimie moderne. C'est ce que nous ferons sans doute un jour.

Bien que suffisamment renseigné sur l'époque et la nationalité de nos fibules, je crus devoir cependant profiter de la photographie et de la facilité des communications pour m'affermir de plus en plus dans ma foi scientifique. J'en fis photographier une, et l'envoyai à Copenhague et à Christiania. Je connaissais dans ces villes les deux hommes les plus capables de me renseigner sur ce que je devais savoir. La réponse ne se fit pas attendre. Le samedi 30 avril, le lendemain de ma communication à l'Institut, je reçus à Paris les deux lettres suivantes que je crois devoir mettre sous les yeux du lecteur. Il y verra combien un fait scientifique, quand il est fondé, reçoit de tous côtés des confirmations inattendues.

Voici d'abord la lettre de M. Nicolaysen, secrétaire de la Société pour la conservation des monuments historiques de la Norvège.

« Monsieur l'abbé,

» Ce m'est un grand plaisir d'obtempérer à votre désir en vous communiquant mon opinion sur la fibule dont vous

avez eu la bienveillance de me faire passer une photographie.

» Il ne s'écoule pas une année que plusieurs échantillons semblables n'entrent dans nos Musées. Jusqu'à présent, des fibules de cette forme ont été maintes fois trouvées dans des sépultures en Islande et dans quelques provinces russes de la mer Baltique, notamment en Estlande et en Livonie (voy. l'ouvrage de Kruse intitulé *Necro-Livonia*). Cependant ces découvertes ont lieu le plus souvent en Suède et en Norvège, rarement en Danemark. Elles se trouvent, en effet, en certaines quantités dans le Musée royal de Copenhague; mais, à quelques exceptions près, ces fibules ont été recueillies hors du Danemark.

» On a des motifs de supposer que ces sortes de fibules ont commencé environ cent ans après la naissance du Christ, et tout porte à penser qu'elles étaient encore en usage lors de l'introduction du christianisme en Norvège, vers l'an 1030. Ce qui prouve qu'elles furent en vogue après 874; c'est qu'elles se trouvent dans des sépultures de l'Islande, qui, comme on le sait, fut peuplée cette année-là par des Norvégiens.

» Ainsi, ce genre de parure est un des traits les plus saillants de la dernière période de l'âge de fer qui embrassait toute la Scandinavie, et dont les singularités caracté-

ristiques prédominent surtout dans les sépultures suédoises et norvégiennes. — Agréer, etc. »

Christiania, le 25 avril 1870.

Voici maintenant la lettre de M. Worsaae, inspecteur des monuments historiques du Danemark et conservateur du Musée royal de Copenhague.

Copenhague, le 26 avril 1870.

« Mon cher Monsieur,

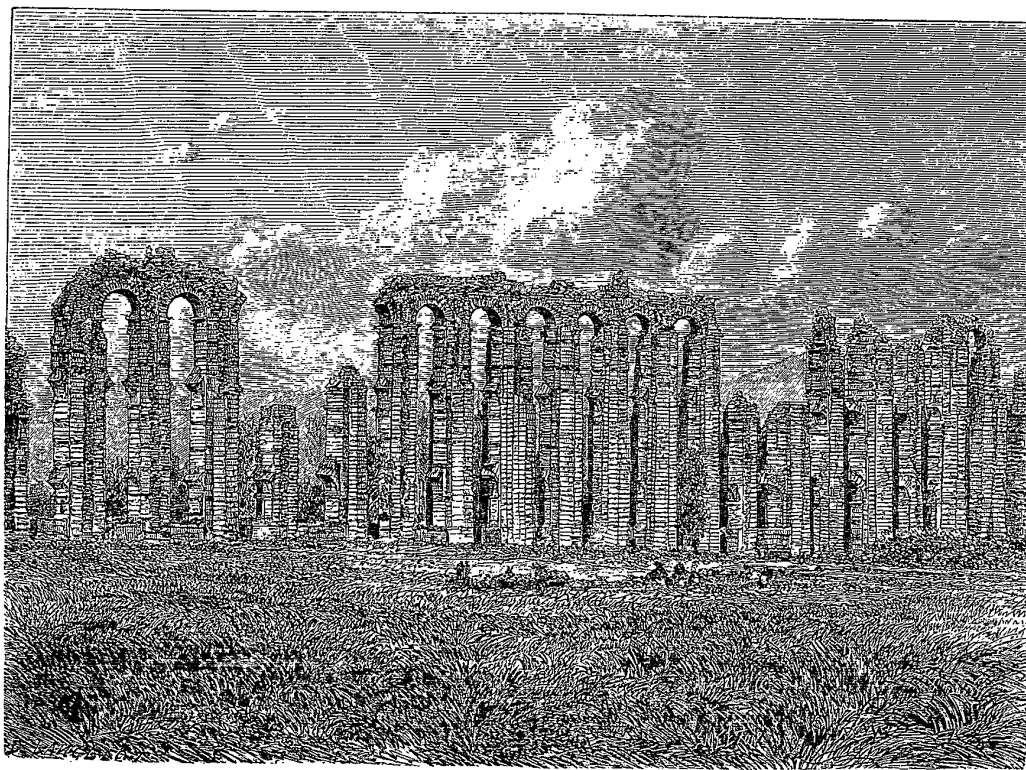
» J'ai été enchanté de recevoir la nouvelle de la découverte remarquable des deux fibules d'origine incontestablement scandinave dont vous avez eu l'obligeance de m'envoyer une photographie. Vous en trouverez de semblables dans mon livre illustré, et je pourrais ajouter que ces fibules ne se rencontrent nulle part excepté dans les pays visités ou conquis par les Normands. J'en ai vu plusieurs en Hollande, au nord de l'Angleterre, en Écosse, en Russie, et dans les anciennes colonies scandinaves. Dans

mon livre intitulé : *the Danes and Norwegians in England, Scotland and Ireland*, vous trouverez des dessins de belles trouvailles analogues.

» Dans une des dernières séances de notre Société royale des antiquités du Nord, je me suis donné le plaisir de présenter votre intéressante photographie. La séance était honorée par la présence de Sa Majesté le roi, de Son Altesse royale le prince royal, et encore d'un autre membre de la maison royale. De cette sorte, votre communication est arrivée tout à point pour être connue ici. J'espère que vous trouverez peu à peu de nouvelles traces des autres Normands compagnons de Rollon. — Veuillez agréer, etc. »

#### AQUEDUCS ROMAINS EN ESPAGNE.

Lorsque les Romains eurent accompli la conquête de l'Espagne, ils y rencontrèrent des vestiges nombreux de l'architecture phénicienne, carthaginoise et grecque ; ils y



Ruines d'un aqueduc romain, à Mérida. — Dessin de Lancelot, d'après une photographie de Laurent.

trouvèrent même, au point de vue de l'art, plus d'un enseignement précieux ; et D. J. Francisco de Masdeu n'affirme point sans raison que les Ibères donnèrent aux maîtres du monde des notions d'architecture navale.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que les Romains substituèrent dans l'Espagne entière leur mode de construction à celui des peuples auxquels ils avaient succédé. Je ne sais plus quel est l'auteur ancien qui appelait la contrée hispanique *la région des mille cités*, faisant allusion, au moment où il parlait ainsi, à la période durant laquelle les Romains subjuguèrent l'Espagne. Il y avait certes beaucoup d'exagération dans cette expression, et Francisco de Masdeu est le premier à en convenir ; mais il est plus que probable que les villes étaient nombreuses dans la Turdétanie, la Bétique et la Tarraconaise au moment où de nouveaux conflits s'élevèrent entre les Romains et les Ibères.

On convient aussi que l'absence de cours d'eau dans une partie desséchée de l'Espagne nécessita la construction d'innombrables aqueducs, au moyen desquels ce vaste territoire acquit une merveilleuse fertilité.

Sur les territoires arrosés par de grands fleuves ou par des rivières torrentielles, les Romains commencèrent par édifier des ponts d'une structure admirable. Le pont qui reçut des Arabes le nom significatif d'*Alcantara* (\*) est peut-être le plus remarquable de tous ; puis vient celui de Javalon, dont la solidité a résisté aux siècles, et mieux encore celui de Salamanque, qui, jeté sur le Tormes, ne présente pas moins de vingt-six arches pour franchir un espace de 500 pieds de longueur. Le Tamaga près de

(\*) Alcantara signifie proprement le pont. Il y a dans les environs de Lisbonne une rivière et un village qui portent ce nom. C'est aussi celui d'une petite ville espagnole ayant appartenu jadis au Portugal.